

ETC



## La permanence d'un champ de mines

Christian Boltanski, *Personnes*, Grand Palais, Paris. 13 janvier - 21 février 2010

Christian Boltanski, *Après*, MAC/VAL, Vitry-sur-Seine. 15 janvier - 28 mars 2010

Didier Arnaudet

---

Numéro 91, octobre–novembre–décembre 2010, janvier 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Arnaudet, D. (2010). Compte rendu de [La permanence d'un champ de mines / Christian Boltanski, *Personnes*, Grand Palais, Paris. 13 janvier - 21 février 2010 / Christian Boltanski, *Après*, MAC/VAL, Vitry-sur-Seine. 15 janvier - 28 mars 2010]. *ETC*, (91), 62–63.

---

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PARIS

## LA PERMANENCE D'UN CHAMP DE MINES

Christian Boltanski, *Personnes*, Grand Palais,  
Paris. 13 janvier – 21 février 2010

Après, MAC/VAL, Vitry-sur-Seine. 15 janvier – 28 mars 2010

Christian Boltanski joint audacieusement la présence et l'absence. Tantôt ces deux tendances se fondent, tantôt, au contraire, elles s'affrontent et font violemment ressortir leurs contradictions. Cette confusion n'est évidemment pas une impasse. Les tensions qui se révèlent dans son œuvre ont pour mission particulière de nous proposer et donc de nous faire vivre une expérience dans son double aspect, celui d'une interrogation et celui d'une détermination. Cette expérience se donne pour pivot un point d'articulation entre ces deux pôles et dans un va-et-vient souvent vertigineux, elle éclaire à la fois des questions qui se croisent et s'opposent, et une revendication d'ancrages précis. Elle se base sur ce qu'il nomme « la petite mémoire », à savoir la masse des petites choses qui nous différencient les uns des autres. Il a ainsi utilisé des photographies trouvées dans des albums de famille ou des magazines, des boîtes de biscuits rouillées en colonnes ou en murs, des vêtements laissés au sol ou empilés en rang. Il a réalisé des « Inventaires » d'objets ordinaires, ayant appartenu à une personne, sur les modèles des musées ethnographiques d'arts et de traditions populaires, et la mise sous vitrine de ces traces entraîne leur partage par la collectivité. Les « Monuments » sont constitués de photographies de visages proposées dans des compositions murales en forme d'autels ou de constellations d'images éclairées par de petites lampes. Il rassemble des centaines de visages d'hommes, de femmes et d'enfants, en noir et blanc, tous mêlés dans l'anonymat de la mort et la paix des cimetières, bourreaux et victimes, juifs, nazis, suisses et criminels espagnols. Qui furent-ils ? On ne sait plus. On peut juste affirmer qu'ils ont appartenu à la « chose humaine ». L'oubli a effacé jusqu'à leur identité. Depuis quelques années, il collecte au fil du temps et des expositions des millions de battements de cœur, les siens, mais surtout ceux de centaines d'individus, qu'il enregistre, étiquette, archive, et avec lesquels il va composer, à partir de 2010, « Les Archives du cœur », une installation permanente qui sera située dans l'île de Teshima elle-même située dans la mer de Seto, une mer intérieure du Japon. Il a aussi vendu sa vie, c'est-à-dire l'enregistrement vidéo en continu de ses faits et gestes dans son atelier, en viager à un collectionneur, pour réaliser une autre installation permanente dans une caverne en partie artificielle en Tasmanie. C'est ce qu'il appelle « sa partie contre le diable ». Mémoire personnelle et mémoire collective, réel et fiction, passé et présent, vérité et mensonge, effervescence et recueillement, bon et mauvais goût, dans toute l'œuvre de Christian Boltanski, marquée par le drame de la guerre et de la Shoah, les réminiscences de l'enfance, la critique des systèmes de représentation, la fragilité d'une résistance face à la disparition et l'indétermination, nous nous trouvons placés sous le signe d'une ambivalence perpétuelle. Là, où toute forme connue, familière tend à devenir incertaine, dérangement, où toute confusion tend à se muer en une résonance définie, identifiable, sans qu'il y ait dans cet échange double et contradictoire la possibilité, pour celui qui s'y confronte, de faire autre chose que de rapprocher les contraires et de puiser dans sa propre histoire des éléments qui à la fois rapprochent, et éloignent de l'intensité de ce pouvoir émotionnel.

Cet hiver, à Paris, Christian Boltanski a présenté une exposition en deux parties et dans deux lieux distincts. Sous la verrière du Grand Palais, l'installation intitulée « Personnes » nous accueille par un mur de boîtes de biscuits en métal, comme un rideau de scène. Derrière, dans le froid, l'immense sol de la nef est recouvert de vêtements alignés en carrés et éclairés par des néons blancs suspendus à des traverses verticales, entre des poteaux en acier bruni où sont attachés de petits haut-parleurs qui diffusent des battements de cœur. Au centre s'élève une montagne de vêtements, haute d'environ dix mètres. Une grande pince au bout d'une grue prend des vêtements, les élève dans l'air et les lâche, dans un bruit très puissant et durement saccadé de machine-outil. Au MAC /VAL de Vitry-sur-Seine, avec « Après », Christian Boltanski nous entraîne de l'autre côté. Une foule d'anonymes défile avec empressement sur les



rideaux menant à la salle d'exposition. Dès qu'on les franchit, ces images se figent. On quitte alors un monde agité pour pénétrer dans un univers plus calme : une sorte de village de grands cubes noirs, avec des ruelles, où l'on croise des personnages un peu inquiétants. Ombres parmi les morts, ils posent éternellement les mêmes questions : « Et toi, comment es-tu mort ? As-tu laissé beaucoup d'amis ? As-tu beaucoup souffert ?... ». Bien loin d'apporter des réponses, ces étranges sollicitations font jaillir de nouvelles questions qui nous enveloppent dans une atmosphère tantôt absurde et grave, tantôt burlesque. Dans les deux actes de cette exposition, l'artiste nous situe dedans et non devant l'œuvre : « Depuis longtemps déjà je cherche à réaliser des installations à la frontière entre les arts plastiques, au sens traditionnel du terme, et des œuvres théâtrales ou musicales. Ce qui manque habituellement aux arts plastiques c'est l'idée de déroulement, de progression depuis un point de départ, une entrée, vers une certaine finalité. J'ai voulu un déroulement du temps différent de celui de l'espace muséal où l'on passe simplement d'un tableau à l'autre, puis d'une salle à une autre. Avec les œuvres réalisées au Grand Palais et au MAC/VAL, on est à l'intérieur d'un monde. Plutôt qu'objets de contemplation, ces installations forment un espace d'immersion. Ces œuvres sont à l'image des cercles de l'enfer de Dante, elles environnent totalement la progression du spectateur et le marquent d'un sentiment profond. Même les réactions des spectateurs, leurs peurs ou leurs colères, sont parties intégrantes du déroulement des œuvres. »

Christian Boltanski convoque sans cesse des êtres qui apparaissent comme sur un théâtre et ne nous révèlent rien sur eux. Ils nous ressemblent, nous interpellent, nous les rejoignons dans une histoire que nous partageons, mais nous ne les connaissons pas. Ils sont simplement vêtements, voix, silhouettes, battements de cœur, images, objets. On les suit dans la transparence des menus échos de leur vie, des indices de leur sillage. On bute sur leur opacité, leur extrême nudité assiégée, grignotée par la nuit. Ils deviennent des fantômes qui nous parlent avec une brusquerie surprenante ou se taisent et se réduisent à presque rien. Ils s'envolent et flottent comme des enveloppes et chutent, s'effacent comme des parenthèses qui se ferment. Ils sont engagés dans des processus de destruction, se perdent et se réactivent constamment dans le ressassement de cette finalité. De ces êtres, Christian Boltanski prend soin de ne donner à voir, à entendre qu'une vibration, une relique, un éclat en les parant du caractère privilégié d'une vie commune. Il s'agit d'impressions, de repères liés à des existences oubliées, clôturées, d'une force d'effet immédiat car ayant la capacité d'agir en chacun d'entre nous. Ils sont chargés d'une angoisse, celle de la mort. L'artiste évoque le hasard, la loi de Dieu, « le sentiment de traverser en permanence un champ de mines. » Il n'y a donc pas d'équivoque sur la portée qu'il veut accorder à ces souvenirs d'êtres, de temps de vie. Ils disent la réalité effrayante de la mort, de tout ce qu'elle détruit inévitablement, et qui nous fait vivre chaque instant sous le joug de ce désastre.

On pourrait, bien sûr, se contenter de suivre les différentes trajectoires de ces approches de l'expérience humaine et du néant qui, en s'entrecroisant, dessinent la trame de cette œuvre, sans rechercher le sens que le mouvement de ces thèmes élabore et dévoile. Mais Christian Boltanski arpente un territoire où les contours ne se veulent pas saisissables. La difficulté n'est pas d'entrer dans une explication mais d'en sortir. La clé du chemin se trouve là où l'explication ne sert plus à grand-chose. L'œuvre doit demeurer ouverte : « C'est pour cela que mon travail est proche de la poésie : chacun peut terminer le poème. On ne peut parler que de ce que l'autre sait. C'est dans cette chose commune que se situe l'art. »

Didier Arnaudet

DIDIER ARNAUDET vit et travaille à Bordeaux. Critique d'art, collaborateur de la revue *art press*, il est également auteur de nombreux catalogues et monographies. Commissaire d'exposition, il dirige la Biennale d'art contemporain sur le littoral, à Anglet. Écrivain, il a publié une dizaine d'ouvrages (poésie, anthologie, fiction). Il s'intéresse, dans l'écriture comme dans la pratique artistique sous ses formes les plus diverses, à la question de l'interpénétration du réel et de ses représentations et à ce qui en découle, c'est-à-dire un principe de fiction.

Christian Boltanski, installation « Personnes » au Grand-Palais, Paris. Photos : Didier Plowry. Tous droits réservés Monumenta 2010, ministère de la Culture et de la Communication.



